



J'observai l'offrande macabre et sentis la bile remonter dans ma gorge. Quelqu'un avait cloué un bras humain à l'une des portes extérieures de l'Institut – la pointe traversait la paume jusque dans la porte en bois.

L'odeur laissait à penser que le membre était fraîchement découpé. Du sang poisseux suintait du coude tranché et gouttait sur le trottoir. J'attrapai les bretelles de mon sac de survie tout en fronçant les sourcils. Toucher des membres coupés n'était pas ce que je préférais.

Pourtant, il fallait bien que je le détache, car derrière la main se trouvait un morceau de papier. Un message, probablement. À en juger par la méthode d'expédition, j'en déduisis que c'était important, et qu'il y avait peu de chance que ce soit un mot gentil du genre carte de remerciements.

Je posai une main sur la chair froide et tirai le clou en grimaçant. Le bruit de succion que cela produisit me retourna l'estomac. Du sang épais recouvrait le bout de

mes doigts. Quand le clou fut entièrement retiré, le bras tomba sur le trottoir dans un bruit sourd.

Je saisis le papier et le retournai pour découvrir une lettre gribouillée avec du sang. Quand je découvris ce qu'elle contenait, mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

Arianna,

Demain soir, livre-moi Ruadan. Il devra m'attendre devant les grilles de l'Institut, désarmé et les poignets dans des menottes en fer. Si tu refuses, Londres connaîtra la Grande Mortalité une nouvelle fois. Au cas où tu douterais que je possède un tel pouvoir, j'ai déjà commencé avec une petite population sur l'île des Chiens.

J'attendrai jusqu'à 21 heures demain soir, passé ce délai, tout le monde mourra.

Et Arianna, ma belle, si tu me déçois, je dévoilerai au monde entier ce que tu es vraiment. Combien de temps survivrais-tu ?

Avec tout mon amour,

Baleros

Ma poitrine se serra et mes mains se mirent à trembler si violemment que j'eus du mal à déchirer le papier.

Personne ne devait voir cette lettre. Personne.

Je déchirai la feuille frénétiquement. Morceau après morceau, jusqu'à la réduire en miettes.

Je dévoilerai au monde entier ce que tu es vraiment.

Un nœud d'angoisse se forma dans ma gorge. Et si quelqu'un arrivait à recoller les morceaux ? Je retirai mon sac à dos et fouillai à la recherche d'un briquet.

J'aurais dû commencer par le brûler.

Je m'accroupis et rassemblai les morceaux de papier en une petite pile sur le pavé, puis j'approchai la flamme. J'eus du mal à les embraser et me brûlai le pouce.

Cela ne lui suffisait pas d'avoir volé mon armée entière de brume de l'Institut. Ni d'avoir emprisonné la mère de Ruadan, la reine d'Emain. Rien de tout cela n'était suffisant pour lui. Il lui fallait absolument tout.

Vingt-troisième loi du pouvoir de Baleros : utilisez la terreur pour contrôler vos sujets.

Il me connaissait assez bien pour savoir ce qui me terrifiait : la vérité. Et si Ruadan lisait cela ?

Je portai mon pouce brûlé à ma bouche et le suçai. Puis je me penchai à nouveau au-dessus de la pile de papiers pour l'enflammer par le haut. Une volute de fumée m'entoura.

Baleros avait peut-être le goût du drame, mais mon ancien maître gladiateur ne faisait pas des menaces en l'air. S'il affirmait qu'il allait tuer des gens, il le ferait. S'il disait qu'il révélerait la vérité à mon sujet, il le ferait aussi. Il voulait la Clé des mondes qui pendait au cou de Ruadan, et il ne reculerait devant rien pour l'obtenir.

Des bribes de papier se collèrent à mes doigts maculés de sang. C'était quoi, au juste, la Grande Mortalité ? Peu importe, ça n'augurait pas une époque joyeuse. Ça présageait de nombreux morts.

Quoi qu'il en soit, je préférais sacrifier mon propre bras que livrer Ruadan menotté. Non seulement je m'étais attachée à ce morose demi-dieu géant, mais

je n'allais pas offrir à Baleros tout le pouvoir que lui apporterait la Clé des Mondes.

Je soupirai. Il ne me restait plus que quelques morceaux de papier à enflammer sur le trottoir. Je me brûlai encore une fois le bout des doigts, laissant échapper quelques jurons.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? me lança une voix grave qui fit s'emballer mon cœur.

Lentement, je me retournai et vis Aengus me toiser. C'était un des chevaliers les plus puissants de l'Institut et son regard vert très assuré me troublait parfois. Qui plus est, il ne m'aimait pas des masses.

— C'est quoi, le problème ?

Je tentai de garder un ton léger.

Circulez, y a rien à voir.

— Tu es accroupie à côté d'un bras humain, dit-il. Et tu brûles de tout petits morceaux de papier. Je dirais que ce n'est pas un passe-temps habituel pour un mardi matin.

Je me relevai en essayant de sourire. *Reste aussi proche de la vérité que possible.*

— J'ai trouvé un mot avec le bras. Je ne voulais pas que ça cause plus de panique que nécessaire.

La panique, dans ce cas précis, était uniquement la mienne, mais Aengus n'avait pas besoin de le savoir.

— Les humains de cette ville vivent dans la terreur depuis des semaines, ajoutai-je. Baleros terrorise Londres avec son armée. Ce n'est pas la peine de les affoler encore plus.

— Que disait le mot ?

Il n'allait pas lâcher le morceau.

— Il était de Baleros, bien entendu. Nous avons jusqu'à demain soir, 21 heures, pour livrer Ruadan menotté ou Baleros déclenchera la Grande Mortalité. Et apparemment, il a déjà commencé sur l'île des Chiens.

— Merde. Si c'est vrai, il va falloir qu'on arrête ça.

— Je sais, répondis-je en serrant les dents. C'est quoi, exactement, la Grande Mortalité ?

— C'est le fléau qui a décimé les populations de l'Europe plusieurs fois par le passé. Certains l'appellent la Mort noire. Bon sang, mais comment peut-il utiliser ce genre de magie ?

— Je ne sais pas du tout. Mais tu peux noter « mourir du Grand Fléau » pour demain soir dans ton agenda si on n'arrive pas à tuer Baleros d'ici là.

Aengus plissa les yeux.

— Autrefois, nous avons un Gorta ici, qui gardait l'entrée. Mais tu l'as tué. Tu sais à quel point il est difficile de trouver un bon Gorta ?

— Assez difficile, j'imagine, sinon nous en aurions déjà un, répondis-je. Pourquoi est-ce qu'on parle de ça maintenant ?

— Parce qu'on n'a pas de Gorta. Aucun garde. Aucun témoin. Tu as brûlé la lettre. Maintenant, nous n'avons que ta parole. C'est très commode pour toi.

Depuis le jour où j'avais poignardé Ruadan et m'étais enfuie avec le cristal en lumen de l'Institut, Aengus s'était montré assez froid. Apparemment, il désapprouvait les attaques violentes assorties de vol.

J'écrasai les cendres sur le pavé avec mon pied.

— Je ne sais pas de quelle planète tu viens, mais je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit de pratique dans le fait de mourir dans de telles conditions, Aengus.

Après ce reproche piquant, je franchis les portes couvertes de sang de l'Institut, laissant Aengus et le bras tranché derrière moi.

Je me trouvais à l'extérieur du Spread Eagle. Je bus une longue gorgée de Maker's Mark. J'étais extrêmement tendue. Des pigeons roucoulaient sur le pont juste au-dessus, leurs cris peu à peu couverts par le grondement sourd d'un train.

Un affrontement allait avoir lieu dans la belle ville de Londres – et j'avais mes propres comptes à régler. Baleros était le seul à Londres à connaître la vérité sur moi, et il s'en servirait pour me menacer jusqu'à son dernier souffle. Un chantage que je ne pouvais ignorer.

Douze heures s'étaient écoulées depuis que j'avais trouvé le message. Pendant ce temps, Ruadan avait chargé la plupart des chevaliers de trouver Baleros. Il n'en avait gardé que deux : Aengus et moi. Jusqu'à présent, aucun n'avait ramené d'information utile. Seule une mauvaise nouvelle nous était parvenue : le déferlement du fléau sur l'île des Chiens avait été confirmé.

D'après nos sources, Baleros était passé d'un endroit à l'autre et ne restait jamais assez longtemps pour être capturé. Le dernier lieu dans lequel il avait été loca-

lisé était un appartement à Barbican. Il n'y avait laissé qu'un paquet de cigarettes à moitié entamé et une boîte de céréales, et les chevaliers capés avaient filé derrière lui jusqu'au lieu suivant.

Pour ma part, ce soir, j'avais laissé ma cape à la maison. J'étais sous couverture, habillée d'un legging ordinaire et d'un pull.

Autrefois – genre, il y avait environ deux semaines – les Faés de l'Ombre étaient les seuls à se promener dans Londres avec des capes. Après tout, qui d'autre ferait un truc aussi bizarre ?

Mais aujourd'hui ? Il y avait ces gens avec des capes. Ceux qui poussaient des personnes sous les trains, et qui sautaient juste après. À l'Institut, quelqu'un les avait comparés aux Choucas, les oiseaux gris et noirs, à cause de leurs capes, et le nom était resté.

Qui étaient-ils ? Nous n'en avons pas la moindre idée. Mais le reste de Londres s'était fait son opinion. Ils voyaient des capes et pensaient immédiatement aux Faés de l'Ombre. Aussi simple que ça.

En d'autres termes, quelqu'un essayait de nous faire porter le chapeau, et j'avais le pressentiment que Bale-ros était derrière tout ça. Peut-être – et ce n'est qu'une hypothèse – un de ces Choucas pourrait nous conduire à leur chef.

Je portai ma main au pendentif en pierre de lumen accroché à mon cou. Un cadeau de magie de la part de Ruadan – il m'aiderait à me déplacer rapidement si je trouvais un de ces hommes capés.

À travers les fenêtres du pub derrière moi, une chanson aux notes aiguës me parvint. Une femme chantait au karaoké – ou devrais-je dire beuglait. Alanis Morissette, encore et encore.

Je fronçai les sourcils en la regardant à travers la vitre embuée. *Sérieux, ma vieille. Contente-toi d'aller sur une appli de rencontres et passe à autre chose.*

Un bruit de pas me fit tourner la tête et mon cœur s'emballa quand je vis Ruadan s'avancer vers moi. La magie noire flottait autour de lui. Les contours de son corps imposant semblaient indistincts, comme une photo qui aurait été prise sans faire la mise au point. Mais en ce qui me concernait, je le voyais très clairement, avec ses yeux violets qui brillaient comme un phare dans la nuit. Malgré son apparence floue, je distinguais nettement chacun de ses muscles saillants sous ses vêtements noirs. Chacun de ses mouvements m'attirait – sa respiration, sa démarche déterminée –, précis et maîtrisé sous la brume de sa magie.

Alors qu'il s'approchait de moi, il commença à devenir plus net. Les lumières des lampadaires distants passèrent sur son visage parfait. Sa beauté sereine ne laissait rien paraître de sa dureté. Je bus une gorgée.

Quand il arriva à ma hauteur, il s'appuya contre le mur. Avec cette proximité, sa magie vibrait contre ma peau et je me crispai malgré moi. Sa magie était redoutablement addictive.

— Bonjour Grand Maître.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Pas de salutations, direct à l'essentiel.

— Je n'ai vu aucun Chouca pour le moment, mais ça viendra. Ils restent près de l'Institut et ils ont l'habitude de traîner sur ce pont. Ce n'est qu'une question de temps avant que j'en voie un.

— Que disait la lettre ? demanda Ruadan.

Oh. Alors il avait parlé à Aengus.

— Je l'ai déjà dit à ton pote. Que nous devons te livrer à Baleros avant demain soir, sinon il déclenchera la Grande Mortalité. C'est un fléau.

— Je sais ce que c'est. Que disait-elle d'autre ?

J'avais espéré éviter cette partie. Je pris une autre gorgée de whisky.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il y avait autre chose ?

— Tu l'as brûlée.

Étant une piètre menteuse, je décidai de m'en tenir à une remarque simple et factuelle.

— Tu ne me fais toujours pas confiance.

Sa magie sombre heurta ma peau, comme un rappel subtil de son pouvoir écrasant. La sensation primitive qui l'accompagnait me figea.

Il fit un pas de plus et me surplomba de son corps musclé.

— J'entends ton cœur accélérer quand tu es nerveuse. Et tes joues rougissent.

Je savais exactement comment déstabiliser Ruadan. Je passai ma langue sur mes lèvres.

— Comment peux-tu être sûr que c'est de la nervosité et pas du désir ?

Ses muscles se raidirent.

Je fis un pas vers lui. Je le touchais presque. Un courant électrique passa entre nos corps.

— Tu sembles très conscient de mes réactions physiologiques. Il y a quelque chose de très attirant là-dedans.

Son regard s'assombrit. Un frisson me parcourut quand sa magie fit descendre la température.

Ma mâchoire se serra. Mon petit numéro n'avait manifestement pas réussi à détourner son attention.

— Écoute, Baleros sait des choses me concernant. J'aimerais éviter que tout le monde soit au courant. Il me fait chanter. Tu te rends, ou il dira tout. C'est pour ça que je l'ai brûlée.

Voilà, la vérité. Juste ce que je voulais bien en dire.

— Quelles choses ?

Son ton autoritaire me fit grincer des dents.

Je bus une nouvelle gorgée de mon whisky et laissai le silence s'installer entre nous. Puis je plissai les yeux.

— Comme si tu n'avais aucun secret. Tu ne parles quasiment jamais. Je suis sûre qu'il y a beaucoup de choses que tu ne m'as pas dites.

Ruadan détourna les yeux, sourcils froncés. Puis il hocha la tête. J'avais visé juste avec la tactique du « tu as des secrets, toi aussi ».

— Essaie de me faire un retour dans une heure. Si les Choucas ne mènent à rien, on trouvera une autre façon de mettre la main sur lui.

Ruadan allait retourner vers l'Institut, mais la porte du pub s'ouvrit brusquement et il se figea sur place. La chanteuse de karaoké au cœur brisé sortit et Ruadan se tourna vers elle. Son mascara dégoulinait sur son visage et son rouge à lèvres s'était étalé sur son menton. Elle renversa un peu de vin blanc de son verre.

Ruadan fixait du regard la femme complètement ivre, qui chantonnait pour elle-même. Ses yeux s'assombrèrent, son corps était parfaitement immobile.

Je regardai une nouvelle fois la jeune femme. Elle était très belle, c'est vrai. De grands yeux bleus, des lèvres pulpeuses, des joues roses. Mais à part ça, elle semblait être une humaine ordinaire – elle n'avait rien d'exceptionnel qui mérite de s'arrêter sur elle. Elle s'essuya le nez du revers de la main et renifla dans son verre.

Ruadan ne détachait pas ses yeux d'elle. Une légère lueur violacée émanait de lui. Sa magie semblait s'intensifier, ondulant en vagues délicieuses qui effleuraient ma peau.

À mon grand soulagement, il semblait avoir occulté ma présence. Ses yeux étaient aussi noirs que le néant. Puis il ferma les paupières et inspira profondément. Est-ce qu'il était en train de la sentir ? C'était quoi, ce bordel ?